



**HAL**  
open science

## La fiction et le réel

Emmanuelle Chérel, Elisabeth Pasquier-Merlet

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chérel, Elisabeth Pasquier-Merlet. La fiction et le réel. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2013, La fiction et le réel, 16, pp.10-21. hal-03278316

**HAL Id: hal-03278316**

**<https://hal.science/hal-03278316>**

Submitted on 5 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# LA FICTION ET LE RÉEL

Emmanuelle CHérel, Elisabeth Pasquier

“La fiction ce n'est pas la belle histoire ou le vilain mensonge qui s'oppose à la réalité ou que l'on veut faire passer pour elle. Fingere ne veut pas dire feindre mais forger.”

Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*, Seuil, 2001, p. 202.

Communément la fiction appartient aux champs du jeu, du rêve et à celui de l'art. À l'inverse, les sciences sociales se sont constituées sur une vision positiviste (observation, description, analyse, interprétations) défendant l'idée d'une possible situation objective et distanciée du chercheur. La crise de la modernité et de la pensée héritée des Lumières avec les notions de progrès, d'historicisme, de rationalité et d'universalisme, ainsi que les événements tragiques du XX<sup>e</sup> siècle (deux guerres mondiales, la shoah, le colonialisme)

<sup>1</sup> Notons le caractère précurseur, dans cette perspective de L'Afrique fantôme de Michel Leiris, 1994

contribuèrent à saper ces croyances<sup>1</sup>. Dans les années 1960, les questions de la représentation de “l'autre” et de son auto énonciation se sont imposées, un phénomène notamment induit par la poussée de deux mouvements de revendications, celui des minorités en Occident et celui des indépendances coloniales. Le projet anthropologique s'est redéfini à partir du moment où l'histoire occidentale s'est trouvée engagée face à toutes les autres histoires (Foucault, 1966). Le retour des anthropologues sur le terrain du proche, la mise en cause des seules méthodes quantitatives chez les sociologues ont progressivement modifié les méthodes d'enquête, restituant une place centrale à l'enquête de terrain, à l'analyse des positions de proximité-distance entre les chercheurs et leurs

<sup>2</sup> Gérard Althabe et plus récemment Eric Chauvier ont particulièrement travaillé ces enjeux centraux dans tous leurs écrits.

interlocuteurs<sup>2</sup>.  
La question du texte s'est aussi imposée comme lieu de questionnement. De nouvelles collections d'ouvrages sont nées privilégiant la restitution des enquêtes de terrain (La Découverte). La mise en texte est apparue comme une opération fondamentale : l'observé, à partir du

moment où il est construit comme informateur par l'anthropologue ou par le sociologue est tout de suite pris dans une stratégie discursive et textuelle qui lui échappe. D'où la question de savoir si la véritable finalité de l'anthropologie n'est pas la production de fictions narratives (Genette, 2004), et le travail du chercheur en sciences sociales essentiellement un travail d'écriture supposant en retour l'examen critique de ces expériences scripturales comme Clifford Geertz s'est efforcé de le faire (Geertz, 1996)<sup>3</sup>. Paul Ricœur a, quant à lui, formé l'hypothèse selon laquelle la constitution de l'identité narrative d'une personne ou d'une communauté historique était le lieu recherché de la fusion entre histoire et fiction démontrant que l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même (Ricœur, 1985).

Les différences entre fiction, réel et réalité ont également été précisées et discutées. Selon Jacques Lacan, le réel n'est pas cette réalité ordonnée par le symbolique, appelée par la philosophie “représentation du monde extérieur”, mais ce que l'intervention du symbolique pour un sujet expulse de la réalité. Il se tient au delà du symbolique qu'il a fait taire, il excède le langage. Mais il revient toujours dans la réalité à la même place, à une place où le sujet ne le rencontre pas, “Le réel n'est nulle part ailleurs [...] que dans les intervalles, dans les coupures, et là où à proprement parler il est le moins signifiant des signifiants, à savoir la coupure” (Foster, 2005, p. 171). La fiction est, quant à elle, une partie intégrante de la réalité (Schaeffer, 1999, Mc Hale, 1987, White, 1987). En effet, alors que les transitions entre réel et fiction sont difficilement discernables, la réalité absorbe toutes les configurations de la représentation, mêmes celles qui paraissent la phagocytter pour modifier sa structure, pour la *fictionnaliser*. Elle est toujours le *terminus ad quem* de la représentation. Mais comme l'affirme Hayden White : “peu importe que le monde soit conçu comme réel ou imaginé ; la production du sens qui en découle est du même ordre” (White, 1978, p. 98). Dès lors, la question n'est pas tant celle des relations que la fiction entretient avec la réalité mais comment elle opère dans la réalité, c'est à dire dans nos vies (et dans celle du chercheur et de son travail).

Peu à peu, certains travaux anthropologiques et sociologiques (de la sociologie narrative à l'ethnofiction) ont clairement revendiqué le recours aux modalités de la fiction et établi que les modes fictionnels (Schaeffer, 1999),

loin de conduire à des apparences illusoire ou des constructions mensongères, sont une des faces majeures de notre rapport au réel, alliant parfois les illusions du langage et la nécessité de l'expérience (Chauvier). Howard S. Becker a montré que les chercheurs n'ont pas le monopole de la mise à jour des traits et mécanismes de la société : la sociologie, notamment, aurait beaucoup à gagner de la connaissance des autres modes de représentations de la société (photographie, théâtre, littérature). Mhonder Kilani pointe toutefois l'enjeu de la référence dans l'usage de la fiction, nous obligeant à réfléchir aux procédés de fabrication d'un texte référentiel tout en soulignant les risques engendrés par cet usage : hyper-textualité, concentration sur l'égo du chercheur, amplification de son autorité, autonomisation du texte ethno, abandon du réel. Bruce Bégout, à la croisée de la philosophie et de l'ethnographie, s'efforce de fonder une phénoménologie de l'existence ordinaire qui puise son inspiration dans la littérature, sans s'interdire des incursions dans l'espace de la fiction. Jean-François Laé et Numa Murard adoptent la nouvelle comme synthétiseur des raisons pratiques, des idéaux, et forme de dramaturgie de l'existence. Quant à Bertrand Westphal, pour travailler sur les enjeux croisés du temps et de l'espace, il a eu recours à la représentation de l'espace dans les univers fictionnels. Pour cet auteur, "dans un environnement postmoderne où la perception du réel est affaiblie et le simulacre triomphant, les arts mimétiques, auxquels la littérature ressortit, sont désormais à même de proposer une nouvelle lecture du monde, géocritique, où interviennent la théorie littéraire, la géographie culturelle et l'architecture" (Westphal, 2007, quatrième de couverture). La relation du texte fictionnel à l'univers de référence a été abondamment discutée, la représentation reproduit le réel ou une expérience du réel, car il ne faut pas oublier que l'espace humain n'existe que dans les modalités de cette expérience, qui devenue discursive, est créatrice de monde [géo-poïétique].

Un autre phénomène a retenu notre attention : dans le champ des arts (notamment des arts plastiques) apparaît, à partir des années 1960 puis de manière renforcée dans les décennies suivantes, un intérêt manifeste pour les travaux ethnographiques (Foster, 2006) et en particulier ceux qui ont initié une critique de cette discipline. Sous l'influence des mouvements d'émancipation, du poststructuralisme, des *Cultural Studies* et des théories postcoloniales, un questionnement s'élabore sur la construction historique (idéologique) du

regard et la nécessité de sa déconstruction. Les artistes (Susan Hiller, Fiona Tan, Renée Green, etc.) se saisissent alors de l'archive (Derrida, 1995), du document, du documentaire, et de méthodes d'investigation pour réfléchir à la question de la représentation (notamment celle de l'autre) en redéfinissant, à leur manière, les relations entre réel et fiction. Les limites entre ces deux termes sont sans cesse rejouées et souvent extrêmement ténues. Ces travaux (à l'instar de certaines démarches littéraires, cinématographiques, théâtrales, etc.) par leurs choix esthétiques et formels, leurs franchissements des frontières disciplinaires, contribuent largement à désabriter le regard, à renouveler nos représentations et nos manières de fabriquer le monde. Les structures narratives élaborées procèdent par fragmentation, hétéronomie, citation, polyphonie, etc.

L'appel à articles à l'origine de ce numéro était donc une invitation à revenir sur les usages de la fiction dans les sciences humaines, sur leurs formes, leurs modalités et leurs enjeux, leurs apports et leurs limites, l'enjeu était de décloisonner les différentes disciplines pour appréhender les expériences humaines, afin de mettre en écho des composantes de la pensée, de les articuler et de les interpréter. L'initiative interdisciplinaire suppose la réciprocité entre les domaines, elle est dans la mince bande de terre où se pratique le potlatch qui enrichit l'ensemble de la communauté.

Aujourd'hui, beaucoup s'accordent à penser que la connaissance de l'humain passe par le savoir scientifique et l'art et ce numéro, en rassemblant des expériences qui travaillent avec les disjonctions entre imagination et réalisme, subjectivité et objectivité, factualité et fiction, participe de cette dynamique. Nous imaginons des contributions venant ou portant sur des sphères différentes et de fait, sociologues, géographe, artiste, historien de l'art et philosophe les ont signés. Cinq articles composent ce dossier, ils tissent dans le cumul un entrelacs entre les présupposés de chacun des domaines. L'art habituellement souvent assimilé au sensible et à l'imagination est ici travaillé par des méthodes empreintes aux sciences humaines, à l'inverse les sciences humaines montrent la nécessité d'admettre l'irréductibilité de la subjectivité de ses intuitions, de ses spéculations et investissent des modes de recherches sensibles afin d'approcher la complexité des situations observées.

S'interroger sur les rapports entre les sciences sociales et la fiction engage à revenir sur l'histoire de ce concept, ainsi que nous le propose Franck Vermandel, philosophe, à travers son article "Quels enjeux épistémologiques pour la fiction ?". En nous faisant découvrir les thèses de Hans Vaihinger, l'auteur de cet article revient sur la construction historique de la notion de fiction et son rapport au réel. La fiction, à travers des projections, des opérations imaginatives, contribue à une construction interprétative constituante du projet intellectuel et donc de l'élaboration de la recherche scientifique. "Connaître, nous dit Vermandel, ce n'est pas simplement saisir ou élucider le monde (et le réel) par un acte d'objectivation dont le langage scientifique serait l'outil, le calque ou l'empreinte, c'est aussi reconfigurer le monde, le transfigurer afin que le sens advienne". Par une approche ontologique, il définit deux conceptions de la fiction, l'une ségrégationniste qu'il écarte et l'autre relativiste dont il s'empare. En effet, la conception ségrégationniste (Pavel) définit la fiction comme un hors monde, alors que la conception relativiste (Vaihinger, Ricœur et Goodman) engageant une révision de notre conception du réel, considère que les productions symboliques appartiennent au réel. Enfin, Vermandel réinterroge la question de l'élaboration discursive et de l'écriture à travers l'entrelacement des régimes discursifs chez Foucault.

Les quatre autres articles du dossier s'apparentent à des études de cas. L'article de Céline Barrère et Yankel Fijalkow, sociologues, "Le polar de Paris : une mise en scène des changements urbains de l'Est parisien" et celui de Fabienne Dumont, historienne de l'art contemporain, "Nil Yalter, un art sous influence ethnographique" analysent la représentation de l'espace urbain à travers deux corpus d'œuvre, le roman noir pour le premier, le travail d'une artiste plasticienne pour le second. Laurent Matthey dans son article "Chimères. Effets de réel, pacte de lecture et dispositifs esthétiques de l'objectivité" et Benoît Broisat dans "La *Place Franz Listz* ou la vision objectivée" analysent leurs propres démarches en tant que chercheur en sciences sociales et en tant qu'artiste.

Les sociologues Barrère et Fijalkow étudient comment le récit du changement urbain, largement répandu au-delà des sciences humaines, est un sujet dont la littérature et en particulier le polar se sont emparés, révélant les processus

complexes de gentrification. S'appuyant sur un corpus de fictions policières, ils examinent la mise en scène du changement urbain dans l'est parisien à travers notamment le réinvestissement des mémoires populaires et la nostalgie afférente, dans ses dimensions restauratives et réductrices du passé, les auteurs eux-mêmes, nouveaux habitants de ces territoires, contribuant à ces transformations. Pour les sociologues, cette littérature qui peut être lue comme une critique de la gentrification, jouerait aussi du fait de sa large diffusion, un rôle d'accélération des phénomènes d'appropriation et donc de transformation sociale et spatiale.

Fabienne Dumont s'attache quant à elle à l'analyse du travail méconnu de Nil Yalter, artiste française multimédia d'origine turque. Dès les années soixante-dix et quatre-vingt, Nil Yalter a réalisé toute une série de projets artistiques (*C'est un dur métier de l'exil, L'immigration et la ville nouvelle*, etc.), qui se situent à la frontière entre art et documentaire, art et politique et à la croisée des méthodes ethnosociologiques et artistiques. Influencée par le marxisme et le féminisme, l'artiste a construit un travail dénonçant les conditions de vie des immigrés dans nos villes, par des propositions visuelles. Le passage d'un médium à l'autre (vidéo, photographie, dessins) permet d'investir les dimensions croisées entre le vécu intime et collectif et la dimension politique de l'expérience migratoire. Le recours à l'esthétique des constructivistes et à des expériences picturales antérieures contraste avec les effets de réel de la photographie. Nil Yalter est une pionnière de "l'artiste en ethnographe", loin des pièges d'altérisation, d'exotisation et de détournement de la parole d'autrui analysés par Hal Foster.

La situation de l'auteur, l'explicitation de ses choix et de ses méthodologies sont devenus des préoccupations fondamentales dans le champ de l'art et dans celui des sciences sociales. Laurent Matthey, géographe, revenant sur l'écriture de la thèse de doctorat, fait l'hypothèse que le texte "littéraire" permet de suppléer les déficiences scientifiques dans la construction de l'objectivité. Matthey, par un jeu de dédoublement réflexif, décompose alors les différentes étapes de l'appréhension de son objet de recherche et de la manipulation de son matériau d'enquête. Prenant acte de l'enjeu narratif dans les sciences sociales, il montre que le désir d'objectivité se construit par des artifices créant des effets de réel, artifices qui peuvent casser le pacte de lecture et

détruire les illusions d'une approche scientifique objective. Autrement dit, dans son optique, la fiction est parfois le média d'un réalisme plus poussé qui permet d'introduire dans l'écriture scientifique, ironie et distance critique.

Dans son article, Benoît Broisat, artiste plasticien, revient sur le processus d'élaboration d'une de ses œuvres qui permet de questionner encore différemment les interactions entre monde imaginaire et monde vécu. Cette œuvre, sans cesse reconduite sous des formes différentes (installations, vidéos, photographies, maquettes en papier, dessins, images de synthèses...) repose sur un processus d'enquête auprès d'habitants d'une place parisienne,

<sup>3</sup> Comment ne pas faire le lien avec la figure inversée du travail de Jean-Christophe Bailly décrivant par le menu une ville qui n'existe pas ? (Bailly, 1992) ; voir aussi la note de lecture sur trois ouvrages de Bailly dans ce numéro.

où l'artiste ne s'est jamais rendu mais repérée par lui à partir d'un plan<sup>3</sup>. Douze ans plus tard, Broisat s'interdit encore d'en voir la moindre image, mais continue à l'habiter par la pensée, à écrire à ses

habitants, à affiner une connaissance désormais intime et familière, et restitue ses images mentales au cours de ses expositions. Devenu parisien, cet évitement oblige l'artiste à une vigilance dans ses déplacements. Reprenant la leçon du rhinocéros de Dürer, Broisat privilégie les représentations collectées à l'appréhension de la réalité de cette place ("on pourrait dire que je perds de vue mon objet que je m'arrête au doigt du sage plutôt que de contempler la lune qu'il me désigne"), donnant au final forme à ces représentations. Il montre ainsi que toute connaissance est élaborée de manière dialectique. Il fabrique au fil du temps une représentation chimérique, une forme éclatée, ouverte à travers des témoignages parfois contradictoires qu'il interprète. Par ce texte singulier, Broisat permet cette fois par l'écriture une autre appréhension de cette expérience et de son œuvre visuelle considérant que l'art est avant tout le lieu d'une réflexion sur le processus représentationnel, révélant l'extrême complexité des rapports entre fiction et réel. Pour Broisat, la place Franz-Liszt est un élément objectif de son réel alors même qu'il n'a jamais eu de rapport objectif physique avec ce lieu.

Avec générosité, Valérie Jouve nous invite à nous plonger dans une pratique de la photographie devenue espace d'échange et de partage. Elle fait ici le récit inédit du projet d'une œuvre collective, en Palestine, à Jéricho, mené par un groupe de femmes qu'elle a constitué sans chercher à en être ni le centre ni la tête. Une démarche, qui trouve peu à peu sa forme dans la pratique,

l'expérience commune, avec les différences, la discussion et la négociation. Ensemble, elles arpentent et regardent le quartier Ain Sultan, ses transformations récentes. Elles génèrent une pratique de l'espace, qui n'est pas sans lien avec celle de l'artiste qui depuis le milieu des années 1990 s'attache à photographier des espaces urbains et périurbains, et manifeste dans ses images (entre le portrait et la scène de rue, entre l'image documentaire et l'image mise en scène), la relation humaine à son environnement, les singularités du rapport au monde et à l'espace. Mais ici les choses sont en suspens, le travail est en cours.

Ces pages doivent être rapprochées d'*Extraits d'un journal en Palestine*<sup>5</sup>, un carnet de voyage dont les textes et les images relatent les impressions, les observations, les rencontres et les pensées de Valérie Jouve lors de plusieurs séjours dans les territoires palestiniens. Dans son texte *L'an Dernier à Jérusalem*, Marc Lenot évoque l'intérêt de la photographe pour Gaza en citant ses paroles (réelles ou fictives ?) : "j'irai voir chacun des 417 villages détruits, je veux montrer des ouvertures, de l'espoir, une identité en devenir, je veux exposer cette réalité pour empêcher qu'elle ne s'éteigne, je veux voir ces minoritaires, ces réprouvés qui sont comme un révélateur de notre monde, qui le font résonner, je veux continuer à naviguer entre l'utopie et les réalités". À plusieurs reprises, à Ramallah, elle interpelle sa pratique photographique : "dans ce territoire, poser un cadre devient un geste ultime à chaque instant. Surtout, il faut continuer l'abstraction, le moment où l'image dépasse le sujet qui l'habite, lorsque la photographie arrive à rejouer l'histoire ancestrale de l'image avec ces hauts et différents degrés de figuration. Pourtant, je persiste à croire que la photographie reste handicapée par sa soumission et la ressemblance. Elle est surtout handicapée par ses règles optiques très arbitraires relevant de la volonté d'un ordonnancement du monde hiérarchisé autour d'un point de fuite, tellement proche de notre philosophie occidentale, tellement loin de la philosophie orientale (elle même en disparition loi du plus fort oblige)". Dans cette nouvelle proposition, Valérie Jouve insiste sur les dimensions phénoménologiques de l'image qui résiste au discours, à l'analyse et l'explication. Pour penser par l'image, il faut passer par elle.

<sup>4</sup> *En Attente*, Centre Pompidou, Éditions du Centre Pompidou, 2010, p. 22-85.

Quatre des articles qui composent la rubrique Transpositions de ce même numéro font écho à la problématique croisant réel et fiction. Jordana Maisian

interroge le cas des Amériques Latines dans son article "Marcher le texte en le lisant". Après avoir souligné que la circulation d'œuvres fictionnelles a été interdite pendant une partie de la période coloniale, l'auteure pointe la présence désormais centrale de la fiction dans la production écrite. Elle fait l'hypothèse que cette interdiction aurait conduit à l'hétérogénéité formelle des narrations fictionnelles et à l'infiltration de ces formes et des paradigmes sur lesquels elles reposent dans les écritures scientifiques. L'espace urbain est désormais étudié par des approches théoriques qui s'emparent et reconduisent des représentations et des concepts qu'en a construit la littérature (Alejo Carpentier et Julio Cortazar) *via* l'entremise d'un lecteur-marcheur, dont l'expérience permet de réinvestir des villes imaginaires habitables.

C'est par l'arpentage de la Nouvelle-Orléans, au cours d'une expérience entre les deux postures du savant et du touriste, que Laurent Devisme a marché dans les pas de chercheurs l'ayant précédé (Elisée Reclus ou plus récemment Samuel Bordreuil et Stéphane Tonnelat). S'écartant des visites guidées dans le "Vieux quartier" et les marécages mythiques, il révèle dans son article "La tonalité d'une ville : une traversée orléanaise", l'omniprésence de la nature en ville, pas tant dans la présence de l'eau peu perceptible que dans celle de la flore, et traque les traces des transformations urbaines suite aux ouragans de Katrina et Rita ayant dévasté la ville en 2005. Face à sa difficulté de construire un récit à partir des contrastes et fragments qui en résultent, il a recours à la série *Treme* et donc à la fiction, pour mieux saisir les figures saillantes de ces sociabilités de la ville créole, qui résistent à la marge des quartiers de la reconstruction, témoins de l'évolution d'un nouveau modèle urbain.

Les auteurs des deux autres textes sont des étudiants en architecture qui se sont ressaisis de leurs travaux de mémoire de master. Thomas Bourdaud propose de re-questionner dans son article l'effet Ikea autour des modèles fictifs de vie (catalogue, mise en espace des surfaces de ventes) sur les modes d'habiter réels tout en proposant à des habitants-complices de se remettre en scène dans leurs intérieurs "ikéarisés", une situation qui les conduit à s'interroger sur cette réalité. Anaïs Duturquin interroge quant à elle l'image des banlieues pavillonnaires démontrant la reconduction des

stéréotypes notamment dans les fictions (films et séries TV) par une méthodologie appropriée mettant en lien lieux de tournage et lieux réels : analyse critique des cadrages visant à faire apparaître une uniformité édulcorant la diversité sociale, repérage des stratégies de montage créant l'image de l'enfermement, reconstitutions d'un décor archétypal et lissé renvoyant au modèle américain.

La relecture croisée de ces articles conforte et complexifie les hypothèses et intuitions de départ et donne présence à des travaux et expériences isolés. Elle met à jour des facettes révélatrices de la composante fondamentale des représentations mentales, des présupposés subjectifs et des élaborations discursives dans les phénomènes urbains. À l'heure où les Villes jouent avec l'invention de récits, avec le passé, pour agir sur les processus d'identification et pour reconstruire un présent, et où la fiction est devenue un instrument des politiques urbaines et du marketing territorial, il est d'autant plus important de révéler (de redécouvrir?) l'au-delà des récits officiels, dans ce que Jean-Christophe Bailly nomme "le buissonnement fictionnel continu et instable de tout ce qui nous entoure, ces "fictions", qui sont comme des friches, plus riches que les arrangements narratifs dans lesquels on les rabat, les comprime et les rend serviables"<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Extrait de "Tout passe, rien ne disparaît", entretien avec Jean-Christophe Bailly réalisé par S. Doppelt, J. Lèbre & P. Zaoui, *Vacarme* n°50, hiver 2010.

Est également en jeu ici la *re*-mise à distance entre expertise et recherche. Eric Chauvier nous a confirmé la voie, notamment dans son dernier ouvrage *Somaland*, d'un renouvellement de l'écriture scientifique en croisant l'enquête et la fictionnalité narrative afin de retrouver des outils théoriques ajustés aux phénomènes contemporains, qu'il s'agisse dans son cas du péri urbain ou des risques industriels. Le croisement de la fiction et de la théorie, la réflexion sur les conditions de la représentation et de la référentialité, seraient en effet un moyen pour mettre en lumière les impensés au-delà du fond commun des certitudes.

Le processus d'autoréflexivité, quant à lui, consiste à prendre conscience des projections subjectives autant que théoriques. Il permet de repenser son rapport au monde, en quittant la projection discursive au profit de la compréhension des implications et des imbrications, et de réfléchir ce que signifie être au monde en tant que chercheur.

Les spéculations imaginatives peuvent en effet renouveler les manières de penser et d'agir. Dans un contexte culturel où le réel et l'imaginé ne se scindent pas clairement et viennent quelquefois à s'articuler l'un sur l'autre (le *real-and-imagined* de Soja), il est nécessaire de continuer à sonder les relations entre la représentation, l'interprétation et la référence, la nature du lien entre le réel, la réalité et la fiction, entre les espaces du monde et les espaces du texte. Ce vaste débat est loin d'être épuisé et doit faire l'objet d'une réflexion nourrie.

## BIBLIOGRAPHIE

**ALTHABE, G., (1990)**

“Ethnologie du contemporain et enquête de terrain”, *Terrain* n°14.

**BAILLY, J.-C., (1992)**

*Description d'Olonne*, Paris, Christian Bourgois.

2011, *Le dépaysement*,

*Voyages en France*, Paris, Seuil.

2013, *La phrase urbaine*, Paris, Seuil, Fiction & Cie.

**BARRERE, A.,**

**MARTUCCELLI, D., (2009)**

*Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

**BARRERE, C.,**

**LEVY-VROELANT, C., (2011)**

*Hôtels meublés à Paris, enquête sur une mémoire de l'immigration*, Paris, Créaphis.

**BECKER, H. S., (2009)**

*Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte.

**BEGOUT, B., (2009)**

*Sphex*, Talence, L'Arbre vengeur.  
2010, *Le Park*, Paris, Allia.

**CHALVIER, E., (2006)**

*Anthropologie*, Paris, Allia.  
2008, *Si l'enfant ne réagit pas*, Paris, Allia.  
2009, *Que du bonheur*, Paris, Allia.

2009, *La Crise commence où finit le langage*, Paris, Allia.

2011, *Contre Télérama*, Paris, Allia.

2011, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis.

2012, *Somaland*, Paris, Allia.

**DERRIDA, J., (1966)**

“La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines” in Hopkins J., *University Conference*.  
1995, *Mal d'archive*, Paris, Galilée.

**FABIAN, J., (1983)**

*Times and the Other: how anthropology makes its object*, New York, Columbia University Press.

**FOSTER, H., (2005)**

*Le retour du réel, situation actuelle de l'avant-garde*, Bruxelles, La lettre volée.

**FOUCAULT, M., (1966)**

*Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Éditions de Minuit.

**GEERTZ, C., (1992)**

*Ici et Là-Bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié.

**GENETTE, G., (1991)**

*Fiction et diction*, Paris, Seuil.

**HARSTRUP, K., (1993)**

“The Native Voice – and the Anthropological Vision”, *Social anthropology*, n°1 (2).

**LACAN, J., (1966)**

*Écrits*, Paris, Seuil.

**LAE, J.-F., MURARD, N., (1995)**

*Les récits du malheur*, Paris, Descartes et Cie.

**LASSAVE, P., (2002)**

*Sciences sociales et littérature : concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, PUF.

**LATOUR, B., (2009)**

*Sur le culte moderne des dieux faitiches ; suivi de Iconoclash*, Paris, La Découverte.

**LEFEBVRE H., (1974)**

*La production de l'espace*, Paris, Anthropos.,1986.

**LUGON, D., (2001)**

*Le style documentaire, d'August Sander à Walker Evans*, Paris, Macula.

**KILANI, M., (1994)**

*L'invention de l'autre - essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, Payot, 2000.

**MC HALE, B., (1987)**

*Postmodernist fiction*, London, New York, Routledge.

**RICCEUR, P., (1985)**

*Temps et récits III. Le temps raconté*, Paris, Seuil.

**ROUDAUT, J., (1990)**

*Les villes imaginaires dans la littérature française*, Paris, Hatier.

**RUSSEL, C., (1999)**

*Experimental Ethnography. The Work of the Film in the Age of Video*, Durham, Duke University Press.

**SCHAEFFER, J.-M., (1999)**

*Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil.

**SOJA, E., (1996)**

*Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Others Real-and-Imagined Places*, Malden, MA, Oxford, Blackwell.

**WESTPHAL, B., (2007)**

*La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit.

**WHITE, H., (1978)**

*Tropics of Discourse*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.  
1987, *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.

**WITTGENSTEIN, L., (1953)**

“Investigations philosophiques”, *Tractatus logico-philosophique*, Paris, Gallimard, 1986.